



PONT NATUREL.

Le dessin ci-dessus représente un intéressant pont naturel situé dans le comté de Whitley, Kentucky, à quatre milles environ à l'ouest du chemin de fer du Cincinnati Southern. Au point de vue géologique ce pont constitue la partie supérieure de la couche de charbon de cette section. L'arche de ce pont est d'environ trente-sept pieds et il a une hauteur de dix pieds. L'épaisseur du pont à la couronne est d'environ neuf pouces. Plusieurs arbres croissent sur ce pont.

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Time (Du 17 juin 1931) and Temperature (Fahrenheit/Centigrade). Rows include 'Du matin', 'Midi', '5 P.M.', and '6 P.M.' with corresponding temperature values.

L'ABELLE A BUFFALO.

LES LECTEURS DE L'ABELLE QUI VISITERONT L'EXPOSITION PANAMERICAINNE DE BUFFALO, TROUVERONT LE JOURNAL EN VENTE, ENTRE AUTRES ENDROITS, AU BUFFALO "CIRCULATION BU BEAU" 302 MAIN STREET.

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 17 juin. — Indications pour la Louisiane: Temps beau mardi et mercredi; vents variables.

Affaires de Chine.

La Chambre des Députés ne suit pas les relations extérieures de la France avec l'attention, la vigilance que la Chambre des Communes déploie en ce domaine. En partie à cause des formes mèmes de sa procédure, en partie, il faut l'avouer, à cause d'un défaut d'intérêt et de compétence en ces matières, le Parlement français n'extrait pas jour après jour du ministre responsable des informations précises et authentiques sur la marche des affaires étrangères.

en quelque sorte éducatif, s'en acquitte avec un zèle et une conscience infatigables.

Il ne cherche point à créer des difficultés à celui de ses collègues qui tient la barre. Il ne poursuit pas la satisfaction d'un intérêt égoïste ou d'une âpre ambition. Ses questions sont toujours dictées par un sens très juste du bien public et ses exposés sont le plus souvent marqués au coin d'une sagesse impartiale.

Ce n'est pas qu'il soit toujours possible de souscrire aux conceptions qui paraissent dominer son esprit, et dans son discours, récemment encore, le député de la Sarthe a semblé haïr d'une espèce de terreur du péril jaune qu'il nous permettra de ne partager, même au point de vue purement économique, que dans des limites fort restreintes. On est en droit de conclure de certaines paroles qu'il n'a consacrées au péril américain qu'il est en train de s'engager dans une voie au bout de laquelle on entrevoit, sous la forme d'un Zollverein européen, le rêve utopique d'un protectionisme qui n'en est pas moins dangereux pour s'envelopper dans les formes plus ou moins voilées de la réciprocité.

Il est piquant de constater qu'à l'heure même où les pessimistes qui se laissent effrayer par le spectre de la concurrence du nouveau monde et de l'antique et immobile Extrême-Orient commencent à répéter les formules de ce système foncièrement erroné, le président McKinley, l'auteur du tarif quasi prohibitionniste qui porte son nom, le champion et presque l'incarnation de l'excelsivisme américain, fait, lui aussi, de ce sophisme la base de sa propagande économique.

Ce n'est pas seulement dans les harangues soigneusement méditées de la tournée interrompue par la maladie de sa femme que le président a eu recours à ce principe, également cher à M. Chamberlain et aux ultra-impérialistes anglais. A l'occasion d'une déclaration que M. Jules Siegfried, ancien ministre, avait cru avoir recueillie de la bouche de M. Mac Kinley, un communiqué officieux a réaffirmé l'orthodoxie protectionniste du premier magistrat de la grande République d'outre-mer, et M. Hanna, le tout-puissant im-

presario de la double élection de M. Mac Kinley, a emphatiquement assuré que la réciprocité était l'alpha et l'oméga de sa politique commerciale.

Cette parenthèse close, il n'en faut pas moins se féliciter de l'initiative de M. d'Estournelles de Constant. Elle a appelé à la tribune le ministre des affaires étrangères. Le pays avait vraiment intérêt à obtenir quelques éclaircissements à l'heure où de graves résolutions se prennent en Chine. Les corps expéditionnaires se préparent au rapatriement.

Certes, nul ne prétendra que leur séjour n'ait pas assez duré. Dix mois se sont écoulés depuis l'entrée à Pékin et la délivrance des légations. Toute prolongation de l'occupation ne semblait faite que pour irriter, peut-être exaspérer, les Chinois, retarder le rétablissement de l'ordre normal, et le retour de l'empereur à Pékin.

Bagarre Sanglante A TOULOUSE.

De graves incidents se sont produits à une conférence récente de M. Jules Lemaitre, président de la ligue de la Patrie Française.

Une foule énorme avait envahi la vaste salle du théâtre des Nouveautés; la réunion, annoncée pour trois heures, était privée; on n'aurait donc qu'à travers des cartes nominatives; tout semblait devoir se passer avec ordre. Cependant, on n'ignorait pas que le groupe socialiste avait été convoqué d'urgence pour la veille au soir afin de s'occuper de la réunion du lendemain.

L'entrée de M. Godefroy Cavaignac, qui devait présider, celles de M. Jules Lemaitre et de M. Daneset, président du conseil de Paris, ont été saluées par de longues acclamations; pas une note discordante ne s'est fait entendre.

M. Cavaignac prend immédiatement la parole, pour présenter M. Jules Lemaitre, cet esprit fin et libre qui est l'honneur des lettres françaises. Il continue en attaquant avec vigueur le ministère que l'on s'agit, affirmant que ce gouvernement de prétendue défense républicaine préparait le désarmement moral de la France.

Il importe de montrer, dit M. Cavaignac, que nous sommes en réalité en présence d'un parti, d'une politique, qui sous les apparences dont ils essaient de se couvrir, menacent directement les bases mêmes de l'existence nationale.

Il y a un premier fait apparent, c'est que l'un des éléments nécessaires de la majorité qui nous gouverne a pour programme avoué, hautement proclamé, la destruction de l'organisation militaire.

Ce programme n'est point dissimulé et s'étale journellement dans les organes officiels du parti.

A ce moment, M. Bouclé, professeur à la Faculté de Toulouse, qui occupe la chaire de M. Jaurès, s'écrie: "C'est une canaille!"

C'était le signal. L'auditoire proteste. Alors, la porte extérieure de la galerie qui conduit dans la salle est enfoncée, une quarantaine de détonnantes, armées de marteaux, tout irruption, sous l'œil bienveillant de la police, qui au lieu de les arrêter semble les protéger. Immédiatement les coups

pleuvent dru. M. Contant, avocat à la Cour de Paris, quitte l'estrade — un voyou lui traverse la main d'un coup de poignard; un autre assistant à la tête fracassée d'un coup de canne plombée; les tables et les chaises volent de toutes parts; une poitrine, maniée comme un bétier, fend le visage d'un ouvrier.

Au même instant on entend deux coups de revolver. Profitant de la panique, les délégués des socialistes pénètrent dans la salle en hurlant: "Au feu!" Tous les commissaires de police spécialement convoqués, les précédents ou les suivants. L'auditoire s'élevait avec indignation contre les perturbateurs, le commissaire de police déclare alors la réunion dissoute. M. Cavaignac proteste énergiquement contre le geste-apeps dont lui et ses amis sont l'objet, mais, malgré le courage qu'il déploie, il ne peut continuer son discours, et c'est aux cris de: "Vive la liberté!" poussés par tous les assistants, que cent sergents de ville tout évacuent la salle.

Pas une seule arrestation n'a été opérée, mais les quinze employés de la mairie, qui ont sans doute reçu une gratification pour avoir si bien dirigé le boucan, pourront, s'ils le désirent, donner à M. le procureur de la république les noms de ceux qui ont été grièvement atteints. L'incident ne peut être considéré que comme une preuve de la violence et de l'impertinence de la presse socialiste.

LAFAYETTE.

Lafayette aime toute sa vie à promener à travers les révolutions sa figure populaire. Cependant il y a, dans son existence agitée, une période paisible, depuis son retour de la captivité d'Olmutz, en 1799, jusqu'aux Cent jours. Le Consul et l'Empire furent un temps d'inaction qu'il passa en Seine-et-Marne, dans son château de la Grange. Cette existence de propriétaire campagnard vient d'être décrite dans un joli opuscule par M. Olivier, un érudit que l'ABELLE a déjà cité, et qui a composé entre autres ouvrages d'excellentes monographies d'histoire briarde. Le château de la Grange, qui était un bien de Mme de Lafayette, occupe un plateau entre l'Yvron et l'Yères. Le château touchait la ferme, au centre du domaine. C'est une vieille résidence féodale, où l'on entrait par un pont-levis sur des fossés d'eau vive de 40 pieds de large et par une porte ogivale flanquée de deux grosses tours. "Je suis seul ici," écrit Lafayette, dans mes champs et je passe une vie très agréable, au milieu d'une exploitation de quatre fortes charnières, et en très bonne démonstration du problème tant disputé du propriétaire cultivateur."

Il y réussit à merveille, agrandit son domaine, l'arrondit, le reboisa, le porta à 800 arpents; créant un troupeau, surveillant lui-même ses prés, ses champs et ses bois; grand seigneur, au surplus aimé de ses paysans, qu'on appelait toujours "nos amis", et faisant largement la charité. Il se réveillait à cinq heures, lisait deux heures dans son lit, raffinant sur sa toilette, et travaillait jusqu'à dix heures. Il déjeunait, lisait les journaux français et anglais, visitait ses fermes, rédigeait son immense correspondance et ses "Mémoires". Mme de Lafayette écrivait la vie de sa mère; sa fille, Mme de Laetevrie, composait la vie de Mme de Lafayette; son autre fille, Mme de Latour-

—Mais, enfin, où veux-tu en venir, mon ami? —A ceci: nous avons dans notre armoire un peu d'argent qui ne rapporte rien. Ne serait-il pas sage d'en déposer une partie, cinq cents francs, par exemple, chez M. de Fouréal? Ninette ne le laisse pas achever.

—Ah! papa, prenez garde, supplia-t-elle. Il y a tant d'escrocs dans Paris. —Ninette a raison, déclare gravement Mme Guionnet. —Mieux vaut garder son argent dans un tiroir que de le perdre, ajouta Estelle.

Mais, Villeroi tenait à son idée, il ne se laissa pas désarçonner.

Assurément, il n'entendait pas agir sans s'informer, sans réfléchir, sans savoir. Mais, tout de même, si Jarryer et Ramard n'avaient pas menti, s'il était vrai qu'il y eût possibilité de gagner sans rien risquer, fallait-il de propos délibéré repousser cette occasion de se faire des petites rentes et d'améliorer son budget.

—Eh bien, on y pensera et on verra, fit Estelle qu'impatientait l'excitation de son mari. —Mme Guionnet gardait une attitude de défiance et de doute. —Avant tout, il faut consulter des hommes compétents, remarqua-t-elle. Justement, il y en a, parmi mes pensionnaires, un jeune, très entendu, qui fait du coustage à la Bourse. Il me dira

Maubourg, dessinait à la plume. Au dîner, paraissaient des bêtes illustres. Fox vint voir Lafayette et planta le lierre des tours. Etant seuls, on avait encore amuser la veillée. On y lisait le "Moniteur". Cette lecture divertissait tout le monde: c'était une source inépuisable de railleries contre Bonaparte.

L'Ajournement

"CHERUBIN"

A la Comédie-Française.

Interview avec M. Francis de Croisset.

Nous lisons dans le "Gaulois":

Notre collaborateur Nicolet, toujours bien informé, a raconté que la première représentation de "Chérubin", la comédie en trois actes, en vers, de M. Francis de Croisset, qui devait avoir lieu ce soir, était renvoyée à une date indéterminée.

Nous avons cru intéressant d'aller rendre une visite à l'auteur et de lui demander les raisons exactes de cette remise, d'autant que beaucoup de potins avaient couru.

Quels étaient ces potins? —Des potins! nous dit en souriant M. de Croisset, mais il n'y a pas de potins.

"Il y a un fait qui est celui-ci et qui me plonge dans un profond sommeil: Mlle Lara est malade. Elle avait fait un grand effort sur elle-même pour jouer le rôle de Chérubin; ses forces l'ont trahie et à son grand regret comme au mieux, il lui est matériellement impossible — c'est son docteur qui le déclare — de tenir en ce moment un rôle d'un tel poids.

"Vous voyez mon embarras. Comme tout jeune écrivain je rêvais — lorsque j'ai fait "Chérubin" — de donner à la Comédie Française, et, bien entendu, je m'étais offert une belle interprétation. Et maintenant, voici que j'ai tous les interprètes de "Chérubin", moins Chérubin lui-même.

—Et vous êtes content de vos interprètes? —Certes! Clodé, c'était Mlle Sorel, que j'avais admirée à l'Odéon et que je comptais bien retrouver place du Théâtre-Français. C'est pour elle que j'avais écrit Clodé, et c'est fort heureusement elle qui le créera.

"J'avais vu, et avec raison, Mlle Bertiny dans la baronne, et Mlle Wanda de Boncza a si bien oublié le regret que j'avais ressenti du refus de Mme Worms-Baretta. Leconte a fait une merveille du rôle d'Albert. Henry Mayer, dans un emploi tout nouveau pour lui — car, si je ne me trompe, Henri Mayer n'a jamais joué de pièces en vers — m'a donné des preuves de son bon vouloir et de son grand mérite. Enfin, Delhelly, Barral, Croué, Mmes Fayolle, Rachel Boyer et Génist complétaient cet heureux ensemble.

—Puisque vous n'avez plus Mlle Lara, qui jouera Chérubin? —Ah! voilà! je suis trop jeune, trop nouveau-venu dans l'hospitalière Maison, où M. Claretie m'a si bienvenu accueilli, pour songer même à im-

poser une volonté. Tout au plus puis-je exprimer un désir.

—Et ce désir? —Il n'est même pas le mien. Il m'a été inspiré par le public d'abord et par l'avis d'hommes d'une haute compétence.

—Quel est ce désir? Et est-il trop indiscret de vous demander quels sont ces hommes compétents?

—Tout d'abord, M. Maurice de Féraudy, à qui je dois une belle reconnaissance pour le dévouement qu'il a prouvé et pour l'admirable façon dont il a bien voulu mettre ma pièce en scène; le directeur des beaux-arts, M. Roujon; M. Catulle Mendès, dont j'ai voulu connaître le précieux avis; M. Lucien Muhl, dont je crois savoir que c'est l'opinion, et M. Faguet, Fouquier et Duquesnel, dont je ne serais pas fâché de connaître le sentiment. Enfin, M. Gustave Larroumet qui, dans son article d'hier, au "Temps", a carrément posé la candidature en question.

—Mais cette artiste qui réunit de tels suffrages, c'est Mlle Leconte?

—C'est en effet Mlle Leconte. —Vous ne voyez pas alors le rôle de Chérubin interprété par un homme?

—En principe, si; en fait, non! Dans certains détails le rôle y pourrait gagner, peut-être; dans beaucoup d'autres, il dénaturerait le caractère du personnage. "Chérubin" c'est un enfant; c'est même pire et mieux; c'est un gosse, un petit être impétueux, un parvenu de la virilité; mais il est par-dessus tout la grâce et le charme. Si je connaissais un comédien de talent de quinze ans, je n'hésiterais pas une seconde à lui confier le rôle; mais ce comédien, qui doit le connaître, n'existe pas. Et remarquez bien que cette opinion M. Larroumet et M. Catulle Mendès la partagent; sans parler de la tradition que notre maître à tons, Beaumarchais, sans lequel vous n'auriez pas eu l'occasion de m'interviewer aujourd'hui, tradition qu'il a "imposée."

—Mais, si Mlle Leconte jouait Chérubin, à qui confieriez-vous le rôle d'Albert?

—Je ne vois qu'une femme à qui pouvoir le donner, c'est un autre petit Chérubin: l'exquise Mlle Marthe Regnier.

—Et votre répétition générale on m'a dit qu'elle avait été un peu houleuse, dans la seconde partie du dernier acte.

—Elle a été exquise pour moi. Jusqu'à ce jour j'étais l'ennemi des répétitions générales; maintenant, j'en suis un chaud partisan.

—Comment ça? —J'ai vingt-quatre ans, je n'ai certes pas la prétention d'être un écrivain de théâtre impeccable; je sais que j'ai beaucoup à apprendre encore et que la "perfection relative" je ne pourrai l'atteindre que par un labeur assidu et avec beaucoup de conseils.

"Ma répétition générale a été pour moi une précieuse leçon. J'ai écouté les braves; je m'en suis réjoui; j'ai entendu les critiques, j'en profiterai. Dès demain je me mets au travail. Je vais m'appliquer à consolider les parties faibles de mon œuvre, à atténuer ce qui a paru choquer dans le travesti, et à satisfaire toutes les critiques de mes amis, même et surtout de mes ennemis qui me sont beaucoup plus utiles qu'ils ne le pensent. J'aurai ainsi désarmé ces ennemis que je me suis créés, bien sans le vouloir, d'ailleurs, puisqu'en leur inspirant cette bienveillance qu'on n'a jamais que pour soi-même, j'en aurai fait mes collaborateurs.

—Et quand sera donnée la

VIN MARIANI

Tonique Fameux dans le Monde Entier UN STIMULANT DOUX

qui a produit des effets bienfaisants pendant les trente huit dernières années.

première du nouveau Chérubin? —Bientôt. Et sur ce dernier mot, qui est une promesse, nous quittons M. F. de Croisset.

B. DEPIERRE.

AMUSEMENTS.

PARC ATHLETIQUE.

La troupe Métropolitaine d'Opéra anglais poursuit le cours de ses succès.

Elle donne cette semaine une série de représentations d'un opéra-comique en deux actes peu connu ici, mais qui déjà acquiert de la popularité. La musique en est gaie, les situations amusantes et les artistes s'y font applaudir.

Voici comment sont distribués les rôles:

Table listing cast members and roles for the opera-comique. Names include Miss Elva Thorne, Miss Elva Craig, Miss Elva Craig.

EAST SIDE PARK.

Milneburg reconquiert sa popularité d'autant. Le public qui semblait en avoir oublié le chemin, le voit revenir, grâce aux intelligents efforts d'un homme qui, au prix des plus grands sacrifices, a fait moderniser l'endroit et y donne tous les soirs, le dimanche surtout, des divertissements attrayants. Dimanche dernier il y a eu des ascensions de ballon et un concert.

Ceux qui iront à Milneburg n'importe quel soir de cette semaine, s'y amuseront, assurément.

WEST END.

Le chœur de deux dernières années a été tel, que l'affluence a été considérable au West End. Ce n'est pas que les attractions sur les bords du lac ne fussent pas assez puissantes pour aller à la foule, mais le désir de fuir nos brûlants parcs pendant plusieurs heures a ajouté à l'enthousiasme des promeneurs.

Brooks et ses musiciens ont donné un concert délicieux. Ils ont attaqué tous les genres, classique et populaire.

Hier soir a eu lieu ce que "Brooks" nomme un "musical performance" de sa composition; c'est tout bonnement une saynète intitulée: "Under one Flag". On y voit toutes les nations rangées sous un seul drapeau et, vous devinez lequel: le drapeau américain; et, en canonnade, mousqueterie, etc., le tout rendu par 70 instrumentistes. Chaque soir de cette semaine, le concert de Brooks sera changé.

Le professeur nous quitte dans quelques jours, et il veut que nous gardions de son orchestre le meilleur des souvenirs.

NAVIGATION FLUVIALE.

Départs de bateaux à vapeur

MARDI, 18 JUIN 1931

Mandeville-LAWRENCE, 8 A M
Mandeville-NEW CAMELIA, 8 A 3 P M

MERCREDI, 19 JUIN 1931

OM Landing-NEW CAMELIA, 8 A M
Mandeville-LAWRENCE, 8 A M
Bass du Delta-GROVER OLIVELAND 11 A M
Bass du Delta-MABEL COMEAU, 12 M
Rivière-a-Roches-ALMA, 8 A 5 P M
Rivière-a-Roches-et-Black-OUACHITA, 8 A 5 P M
Barataria-CITY OF HARTFORD, 10 A M
Rivière-Ob-JOHN K SPEED, 8 A 5 P M

Feuilleton

—DE—

L'Abelle de la N. O.

24 Commencé le 21 mai 1931

Victimes de Paris

Par Ernest Daudet.

SECONDE PARTIE.

IX

Suite.

Villeroi plus soigneusement le journal et alla le mettre dans la poche du vêtement qu'il reprenait en quittant son uniforme, sa journée finie.

Il était très excité, ce jour-là, en revenant rue Sainte-Anne. Ninette n'était pas encore rentrée. Mais, il trouva Mme Guionnet en tête-à-tête avec Estelle. Passant par le quartier, elle était venue prendre des nouvelles de ses amis et les inviter à dîner pour le dimanche suivant.

La brave dame fut frappée par l'air préoccupé de Villeroi. Il avait le sang aux joues et dans les yeux un éclat de fièvre.

—Qu'a donc votre mari? demanda-t-elle à la femme.

—C'est vrai que tu es tout chose, Villeroi, observa Estelle. C'est-il arrivé quelque désagrément ou es-tu malade?

—Je ne me suis jamais mieux porté, fit-il, et il ne m'est arrivé rien de fâcheux. Seulement...

—Ah! parbleu! je m'en doutais bien, s'écria Estelle avec inquiétude. Seulement?

—Seulement, nous tenons peut-être un moyen de nous faire des rentes en attendant celles que nous fera Ninette.

—Que nous chantes-tu là?

—Ecoute ceci, et vous aussi Mme Guionnet; vous n'êtes pas de trop. Peut-être d'ailleurs pourrez-vous nous donner un bon conseil ou même profiter de notre aubaine.

Il avait tiré le journal de sa poche et l'ayant déplié, il se préparait à en donner lecture lorsque Ninette entra.

En l'apercevant, il lui tendit

—Mais, enfin, où veux-tu en venir, mon ami?

—A ceci: nous avons dans notre armoire un peu d'argent qui ne rapporte rien. Ne serait-il pas sage d'en déposer une partie, cinq cents francs, par exemple, chez M. de Fouréal?

Ninette ne le laisse pas achever.

—Ah! papa, prenez garde, supplia-t-elle. Il y a tant d'escrocs dans Paris.

—Ninette a raison, déclare gravement Mme Guionnet.

—Mieux vaut garder son argent dans un tiroir que de le perdre, ajouta Estelle.

Mais, Villeroi tenait à son idée, il ne se laissa pas désarçonner.

Assurément, il n'entendait pas agir sans s'informer, sans réfléchir, sans savoir. Mais, tout de même, si Jarryer et Ramard n'avaient pas menti, s'il était vrai qu'il y eût possibilité de gagner sans rien risquer, fallait-il de propos délibéré repousser cette occasion de se faire des petites rentes et d'améliorer son budget.

—Eh bien, on y pensera et on verra, fit Estelle qu'impatientait l'excitation de son mari.

—Mme Guionnet gardait une attitude de défiance et de doute.

—Avant tout, il faut consulter des hommes compétents, remarqua-t-elle. Justement, il y en a, parmi mes pensionnaires, un jeune, très entendu, qui fait du coustage à la Bourse. Il me dira

—Mais, enfin, où veux-tu en venir, mon ami?

—A ceci: nous avons dans notre armoire un peu d'argent qui ne rapporte rien. Ne serait-il pas sage d'en déposer une partie, cinq cents francs, par exemple, chez M. de Fouréal?